

—Si tu le réveilles, je te casse la mâchoire, dit le pilote.
—Laisse-moi lui donner encore un baiser. Croirais-tu que je me sens troublé et tout saisi, rien que de l'approcher ? S'il ouvrait ses doux yeux pour me regarder, il me semble que j'aurais plus de courage pour l'expédition que nous allons entreprendre. Mais ne te fâche pas ; je le laisse. Bonsoir, Henri.
Je les entendis se diriger vers la porte ; mais le compagnon du pilote s'arrêta et dit tout bas :
—Vois donc, camarade, comme notre pédagogue s'est couché sans ôter ses habits. Approche un peu la lumière de son visage, pour que j'examine sa physionomie. Comme il a la figure triste !
Le pilote, sans s'arrêter davantage, partit en emportant la lumière, et son compagnon fut obligé de le suivre.
—Tu es vraiment, ce soir, par trop ennuyeux et bavard, dit-il.
—Grand merci, répondit l'autre, mais n'oublie pas d'avertir le précepteur que notre Henri n'est pas habitué à ce qu'on le frappe.
—Il ne le frappera pas, et il ne le quittera pas non plus de toute la journée, dit le pilote en élevant la voix, comme s'il eût été assuré que je l'entendais.
Quand ils se furent retirés, je pris un peu de nourriture et je m'endormis. A mon réveil, j'ouvris les volets, et mon premier regard fut pour la cellule du père Joseph et pour le cloître que l'on apercevait derrière. Le jour commençait à poindre. Tout était tranquille dans l'auberge. Il y avait peu de passants dans la rue, mais ils marchaient à la hâte, comme s'ils eussent craint d'arriver trop tard au but. On entendait au loin le bruit des tambours et des trompettes. De temps en temps passaient des patrouilles silencieuses. D'autres fois le calme était interrompu par le galop du cheval d'une ordonnance qui avait sans doute à porter des ordres pressés. On voyait courir çà et là des gardes civiques, armés, l'air inquiet, et qui semblaient se rendre à quelque réunion extraordinaire. Ils s'arrêtaient parfois les uns les autres ; et, au lieu de se saluer à haute voix, ils se parlaient à l'oreille. Tout annonçait l'imminence d'un de ces graves conflits qui mettent en combustion tout un peuple.
—Bonjour, cher maître, me dit Henri en se levant ; je ne croyais pas que vous auriez été plus matinal que moi.
—Dieu t'a corde une heureuse journée ! mon jeune ami, lui répondis-je.
—Elles sont toutes heureuses pour moi, comme dit papa, car je ne pense à rien.
—Tu crois cela ? Pourtant tu penses à quelque chose, car autrement tu ne parlerais pas, tu n'aurais aucun désir, et tu ne sentirais pas en toi-même que tu aimes ton papa et ton parrain.
—Vous avez raison ; je vois bien maintenant que je pense à quelque chose.
—Oui, tu as du plaisir à penser, et tu serais fâché de ne pouvoir pas penser.
—Je le crois bien, car alors je serais comme le perroquet que nous avions à bord, qui parlait beaucoup et qui pourtant ne pensait pas.
—Vois donc si tu dois avoir de la reconnaissance pour celui qui t'a donné cette pensée à laquelle tu attaches tant de prix.
—Et qui me l'a donnée, cher maître ?
—Celui-là même dont tu parlais hier quand tu m'as dit : "Dieu vous garde !"
—Ainsi, c'est Dieu qui nous donne la pensée ? Alors, c'est un très-bon maître.
—Aimes-tu donc tant la pensée, Henri ?
—Comment ne l'aimerais-je pas ?
—Et si tu la perdais, mon enfant ?
—Oh ! à Dieu ne plaise !
—A Dieu ne plaise ! as-tu dit. Ainsi, tu savais déjà que Dieu peut nous conserver la pensée, puisque, à la seule crainte de la perdre, tu le pries de ne pas le permettre. Cette prière, il faudra la renouveler chaque jour en te levant et en te couchant, pour que celui qui t'a donné la pensée sache que tu es reconnaissant et que tu lui demandes de te conserver ses bienfaits.
—Je ne l'oublierai pas ; oh ! n'ayez pas peur que je l'oublie. Comme c'est singulier que je disais cela de moi-même, sans le comprendre, ou sans y faire attention.
—Combien de choses, mon enfant, nous croyons ne pas connaître, uniquement parce que nous ne voulons pas y prêter un moment d'attention ! Tiens, ajoutai-je en ouvrant un livre que j'aperçus sur la table, ce mot "Dieu" que tu sais, que tu prononces, et que tu m'as promis de prononcer chaque jour à ton lever et à ton coucher, il est ici écrit en lettres visibles. Eh bien ! tu as des yeux, et tu ne le vois pas.
—Où est-il, je vous prie ?
—Le voici.
—Ah ! maintenant je le reconnaitrai, je vous assure que je le reconnaitrai. Cherchez-le-moi à un autre endroit, et vous verrez si je ne le trouve pas.
—Eh bien ! cherchez-le dans cette page.
—Il se compose de quatre parties.
—Et chacune d'elles s'appelle une lettre.
—Alors, quatre lettres. Tenez, le voici. Ce mot-là fait "Dieu ;" celui-ci plus bas fait encore "Dieu." Oh ! quel bonheur ! je sais déjà lire le mot "Dieu."
—Tu sauras aussi bientôt l'écrire, si tu veux.
—Comment ne le voudrais-je pas ? Oh ! oui, je le veux bien. Tenez, vous avez là du papier, une plume et de l'encre. Vous écrivez ? Mais oui, ce que vous avez écrit ressemble aux lettres du livre. Cela fait encore "Dieu." Vous avez pris la plume entre ces trois doigts, et vous avez appuyé l'autre main sur le papier. La mienne tremble, et je n'ai pas très-bien réussi ; pourtant on dirait qu'il y a un peu de ressemblance, et une autre fois je m'en tirerai mieux. Ainsi, j'ai déjà écrit le mot "Dieu." Je suis fou de joie ; c'est bien plus facile que je ne croyais. Tenez, montrez-moi dans le livre les mots "papa," "pain," "fromage."
—Ce que je te demande maintenant, mon jeune ami, c'est de bien déjeuner. Nous verrons après.
En effet la femme d'André entra à ce moment avec deux tasses de chocolat. Elle m'adressa un regard plein

de tristesse, et elle semblait vouloir me parler ; mais elle ne savait comment éloigner l'enfant.
—Bonjour, nous dit-elle d'une voix très-émue.
Je lui répondis par le même souhait.
—Embrassez-moi, lui dit Henri en se jetant à son cou. Vous saurez que je suis très-heureux aujourd'hui, parce que je commence à lire et à écrire. Je serai bientôt aussi savant que vous, et alors je vous lirai beaucoup de choses. Me mènerez-vous promener après déjeuner, comme les autres jours ?
—Va-t'en, mon enfant ; aujourd'hui je ne suis pas en gaité.
—Qu'avez-vous donc, bonne mère ? Voyons, dites-moi cela.
—Nous ne pourrions pas sortir aujourd'hui, parce qu'il y aura du tapage.
—Comment, du tapage ! répondit Henri, et cela vous fait de la peine ? Mais je l'aime beaucoup, moi, le tapage.
—Et il se mit à gambader et à sauter par toute la chambre, tour à tour allant regarder au balcon, puis revenant.
—Perds-tu la tête, enfant ? dit la femme d'André.
—On entend déjà les tambours et les trompettes, s'écria Henri ; bientôt la cavalerie va partir ventre à terre ; et vive celui-ci ! et à bas celui-là ! Me permettez-vous de monter sur la plate-forme comme l'autre soir, bonne mère ?
—Laisse-moi. Non, non, jamais ! Monter sur la plate-forme un jour comme celui-ci, où il faut être si prudent ? Je mettrai la clef dans ma poche. Aujourd'hui, monsieur, on ne sort pas de cette chambre ; retenez-le bien, ou je dirai tout au papa.
—Allons, ne vous fâchez pas ; papa ne dira rien. Il aime aussi le tapage, lui. Il y a bien été cette nuit avec mon parrain, il n'y manquera pas non plus aujourd'hui. — J'entends déjà des cris, ajouta l'enfant en s'élançant sur l'escalier qui conduisait à la plate-forme.
—Père Manuel, me dit la femme d'André en voyant s'éloigner Henri, la chose devient très-sérieuse, et je ne sais à quoi tout cela aboutira. On entend en effet des cris. Je vais fermer la porte de la rue. André vous conjure, au nom de Dieu, de ne pas sortir aujourd'hui.
Bientôt Henri descendit, et oubliant son déjeuner, il me prit par la main en me disant :
—Montez, montez, on entend déjà au loin des coups de feu. Cette fois-ci ce sera en plein jour, et nous pourrions tout voir.
—Mon enfant, lui répondis-je avec douceur, je me trouve mieux ici ; tu peux monter, s'il te plaît d'être témoin des plus tristes calamités et de voir des frères poursuivis par leurs propres frères ; tu peux monter, si tu prends plaisir à entendre les gémissements de ceux qui souffrent. Quant à moi, je resterai ici pour prier Dieu qui, comme tu le sais, nous a donné la faculté de penser, et je lui demanderai de diriger les pensées de tous vers le bien et de les éloigner du mal.
Henri demeura la tête baissée et l'air pensif, et sans savoir ce qu'il faisait, il s'assit à côté de moi.
J'avais entr'ouvert une des fenêtres, en sorte que tous les bruits qui retentissaient dans la rue ou au loin arrivaient à nos oreilles. On entendait le roulement des tambours et le son aigu des trompettes, la cavalerie qui battait le pavé, le rauque et bruyant fracas de l'artillerie et la voix éclatante des chefs, le tout entremêlé de clameurs confuses et lointaines. Parfois régnait au dehors un profond silence ; d'autres fois la rue retentissait de pas précipités, pareils à ceux d'une multitude qui s'enfuit pleine d'épouvante ; puis à ce moment d'alarme succédaient bientôt d'autres cris et des vociférations à faire frémir. Alors retentissaient de nouveau ces pas précipités, mais les cris qui les accompagnaient semblaient venir d'une populace enthousiaste et furieuse, qui, honteuse de sa fuite précédente, revenait à la charge, comptant sur ses propres forces, et peut-être sur de nouveaux auxiliaires.
Une voix de stentor s'éleva du sein de la foule :
—Ne craignez rien, camarades ; la troupe est à nous.
—Oui, la troupe est à nous, répondit en chœur la multitude.
Il y eut un moment où nous entendimes que l'on préparait les fusils. Sans doute les fuyards venaient de s'arrêter pour reprendre haleine. Henri ne put résister à la tentation de regarder à la fenêtre, mais il recula bientôt avec effroi, et il put à peine me dire à voix basse :
—Cher maître, ce n'est plus aux moines qu'ils en veulent.
—Non, mon fils, ils font aujourd'hui la guerre à leurs propres frères.
—Et ils veulent se tuer, ajouta-t-il en tremblant après s'être approché de nouveau de la fenêtre. Pourquoi donc veulent-ils se tuer ? Voilà le général qui vient. Il ordonne à la troupe de faire feu. Entendez-vous comme ils crient : "A mort ! à mort !" Le général et la troupe se retirent, et les autres marchent en avant. Oh ! non, ils ne se tuent pas, regardez plutôt. Ils sont déjà loin. Je savais bien que vous vous trompiez, quand vous disiez qu'ils voulaient se tuer. Ils ne voulaient tuer que les moines. Savez-vous ce que c'est que ces moines ?
—Ce sont des hommes comme toi, mon enfant.
—Des hommes comme moi, cher maître !
—Oui, comme toi et moi ; n'as-tu jamais entendu dire : Le fils d'un tel s'est fait moine, religieux, est entré au couvent ? Tu vois bien que les moines ne sont pas des êtres si étranges.
—Mais qu'avaient-ils besoin d'entrer au couvent ? qui les y obligeait ?
—Leur volonté, cher enfant, car chacun aime bien vivre à sa manière, dès lors que l'on ne fait de tort à personne. Toi-même, n'es-tu pas bien aise de vivre à ton gré ?
—Certainement, mais savez-vous ce qu'ils faisaient dans ces couvents ?
—Ils priaient Dieu dans leurs cellules, et au pied des autels.
—Rien que cela, cher maître ?
—Ils apprenaient aussi aux enfants à lire et à écrire,

consolaient les malades, et donnaient du pain à ceux qui ont faim.
—Mais ils ne méritaient pas d'être persécutés pour cela : pourquoi donc les persécute-t-on ?
—Ne t'est-il jamais arrivé, mon enfant, de te quereller avec un de tes camarades, de te fâcher sérieusement avec lui, de le menacer et même de le frapper, quoique tu l'eusses beaucoup aimé auparavant et que tu l'aimes encore beaucoup depuis ?
—Oh ! cela m'est arrivé souvent ; mais ensuite je l'ai bien regretté et j'en ai même pleuré, car je ne voudrais faire mal à personne.
—Eh bien, figure-toi qu'il en est de même entre frères. Les querelles ne sont quelquefois que passagères, mais quelquefois aussi elles durent plus longtemps, comme il arrive maintenant entre les moines et leurs frères qui ne sont pas moines, mais pourtant leurs concitoyens. Les uns persécutent aujourd'hui les autres, et demain ils les embrasseront.
—Voyez donc, cher maître, les voilà qui reviennent ; cette fois ils crient avec plus de fureur ; entendez-vous quels cris terribles ? Ils sont fous : ils tirent une corde, et courent en désespérés. Qu'est-ce donc qu'ils traînent-là ? c'est un objet couvert de poussière et qui laisse après lui une trace de sang. Mon Dieu ! ils traînent le général.
—Perds-tu la tête, Henri ?
—C'est son uniforme, c'est son écharpe. Grand Dieu ! que de sang ! ils le tuent, l'infortuné, ils le tuent !
Henri tomba dans mes bras, pâle, tremblant, et sans connaissance. Je fus obligé de lui jeter de l'eau au visage, pour le faire revenir à lui.
Rien de plus horrible que les clameurs effrénées de cette foule qui passait alors sous ma fenêtre. Ce n'étaient pas des voix humaines ; ce n'étaient pas les cris redoutables dont retentissent les champs de bataille, ni les hurrahs sauvages d'une armée victorieuse. C'était quelque chose comme les hurlements aigus, pénétrants, prolongés, que pousseraient à la fois mille bêtes féroces altérées de sang, et dont la soif de carnage ne fait que s'accroître à mesure qu'elles dévorent de nouvelles proies. On eût pu les prendre aussi pour les sifflements épouvantables d'un ouragan déchaîné sur les mers. La tempête s'éloigna quelques instants après, laissant derrière elle des bruits vagues, flottants, et comme les dernières rafales de ce vent furieux que l'on entendait encore siffler au loin. Jamais je n'aurais cru que l'homme pût se révéler sous un aspect aussi monstrueux.
Lorsque Henri revint à lui, il ne put prononcer que ces seuls mots :
—Qu'a-t-il donc fait, le général, pour qu'on le tue ?
—Cela te prouve, mon enfant, que tu ne dois jamais te laisser emporter par la colère, si tu ne veux pas commettre les plus horribles injustices. Le seul crime de cet homme a été de ne pas permettre qu'on persécutât des innocents.
—Mon Dieu, mon Dieu ! mais c'est abominable.
—Tu as raison, cher Henri, d'invoquer le secours de Dieu ; car lui seul peut tirer de leur égarement nos malheureux frères qui se précipitent en aveugles dans un abîme de fureurs.
De nouveaux cris, rauques et pénétrants, se firent alors entendre.
—Le général au bûcher ! vociféraient les uns.
—Oui, oui, au bûcher ! répondirent les autres.
—La police au bûcher ! ajoutèrent quelques voix.
—Au bûcher ! au bûcher ! cria toute la foule.
—Les nonnes au bûcher ! dit quelqu'un.
—Au bûcher ! au bûcher ! répétèrent d'autres voix.
—Le feu aux fabriques, et qu'elles se changent toutes en bûchers !
—Oui, oui ! hurla la populace.
—Les absolutistes au bûcher, et le feu à leurs maisons ! ajoutèrent quelques-uns.
D'autres répondirent à gorge déployée : "Au bûcher ! au bûcher !"
Et il me sembla que cette multitude déchaînée cherchait de rue en rue et de porte en porte des ennemis ou des objets à livrer aux flammes.
Bientôt la femme d'André entra, le visage pâle et les yeux égarés. Elle avait la bouche entr'ouverte comme si elle eût voulu parler, mais elle ne le pouvait pas.
—Ils cherchent partout, dit-elle enfin.
—Que cherchent-ils ?
—Ils cherchent... ils cherchent quelqu'un à tuer ! répondit-elle hors d'elle-même. Ils ont fait périr le général, et ils l'ont brûlé. Ils brûlent maintenant les archives de la police. Ils ont fusillé ceux qui défendaient la grande manufacture.
—Cette fabrique si magnifique ! s'écria Henri.
—Oui, cette fabrique qui nourrissait tant de familles.
—Et qu'ont-ils fait après ?
—Ils l'ont incendiée.
—Mais c'est épouvantable, cher maître.
—Ce n'est pas encore tout.
—Ce n'est pas tout ?
—Maintenant ils marchent sur les couvents de religieuses.
—Ecoutez ces nouveaux cris !
—Ce sont eux.
—Qui, eux ?
—Ceux de la nouvelle bande, qui vont attaquer les pauvres religieuses.
—Et que leur veulent-ils, aux religieuses ? demanda Henri.
—Ils veulent les tuer comme les moines. Fermez la fenêtre et ne vous montrez pas. Sainte Vierge ! serait-il possible ?
—On vient de fermer une fenêtre là-haut, cria-t-on du milieu de la rue. Il y a ici des gens qui ont peur.
—Oui, oui, quelqu'un a peur là-dedans. Qui habite cette maison ?
—Ouvrez la porte, ou nous y mettons le feu.
—Ouvrez, ouvrez.
—Ils frappent ici, dit la femme d'André d'une voix tremblante ; c'est vraiment ici qu'ils frappent ! Grand